

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Lord Byron (1788-1824) I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 25-32

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Lord Byron (1788-1824)

(A propos du centenaire de sa mort)

I

O tempo, consumatore delle cose !

LÉONARD DE VINCI.

Pour qu'une œuvre résiste aux changements des goûts et à la destruction du temps, il faut qu'elle contienne au moins la marque du génie, un certain sens de la vie, de mystère, de rêve, d'amour, de rythme et d'ordre, sans lequel elle est plus fragile qu'un grain de sable emporté par le simoun du Sahara. La poésie de lord Byron s'est un peu éloignée de nous, probablement pour les mêmes raisons qui, de son vivant, lui acquirent une gloire presque légendaire. Il serait facile de montrer que son art procède de moyens artificiels, dont la mise en action cache mal l'absence des idées fondamentales à toute

œuvre durable ; que son sentiment de la nature, purement extérieur, se complique d'éléments individuels qui l'empêchent d'arriver à une représentation originale des choses ; que son amour de la liberté est, en réalité, une véritable misanthropie favorisée par une tendance innée à se soustraire à toute loi. On pourrait encore remarquer que son imagination est d'une pauvreté déconcertante, puisque tous ses types masculins sont l'éternelle reproduction de lui-même, que son invincible égoïsme l'empêche de comprendre profondément l'âme féminine, et qu'une grossière rhétorique remplace chez lui la réflexion, le choix et le mécanisme délicat des termes d'expression, qui constituent la base de l'art. Sa poésie contient trop de désespoir romantique, tantôt sombre, tantôt ironique, qui fut la faiblesse de son époque. Pensez à la crise spirituelle qui éclata alors : le 18^e siècle, rationaliste, démolisseur, démocratique et antireligieux. Voltaire et Rousseau ; puis, la Révolution avec ses fleuves de sang ; puis, Napoléon et la mort enguirlandée comme une joyeuse moissonneuse sur les champs de bataille de l'Europe ; la vie humaine en péril et par réaction, un individualisme exaspéré ; l'effort des anciens sentiments — habitudes, idées, religion — pour résister, et, après la victoire, l'effort encore pour durer, pour effacer un quart de siècle, et si possible, toute la révolte du 18^e siècle ; la constatation de s'être donné un maître pire que le précédent ; la naissance d'un libéralisme limité à de romantiques conspirations, métamorphosé romantiquement en philanthropie sociale et souvent sentimentale.

Cette crise — dont nous n'avons pas fini de souffrir — trouve en Byron un tempérament adapté à son paroxysme. Voyez Childe Harold. Ce n'est pas seulement le Werther de Goethe, ou le Jacopo Ortis de Foscolo, c'est le poète lui-même et la vie du poète. Byron exprima mieux que personne ce qu'on pourrait définir du mot appliqué par le père Hugo à l'art de Baudelaire « un frisson nouveau », le frisson du désespoir. Un désespoir bruyant, plein de gestes, qui finit par être un état d'âme et une mode, une grande mode. ⁽¹⁾

(1) Pendant que le poète anglais remplissait l'Europe du bruit de ses scandales, en une petite cité des Marches Italiennes,

Mais si cette poésie ne nous touche plus guère, parce qu'elle ne supporte pas le choc de la vie et qu'une certaine impatience artistique empêchait Byron de raffiner ses expressions et de composer avec élégance, si sa frénésie ne nous empoigne plus, cependant quel écho encore son terrible ennui sait provoquer en nous ! Chaque grand poète est un jardin fleuri vers lequel notre âme se tourne, selon ses besoins d'harmonie et ses nostalgies. De même que nous aimons à nous laisser tenter un jour par Schumann, un autre par Chopin, ainsi nous retrouvons-nous parfois avec émotion dans le jardin de Childe Harold et de Lara, aux pâles visages contractés par les regrets et les douleurs, ainsi passons-nous de Don Juan à Beppo. Le *Don Juan* est artistiquement un chef-d'œuvre manqué, où le diable se souvient d'avoir été un ange et mêle le sublime au pervers et au licencieux. La petite Leila, arrachée par Don Juan à une montagne de cadavres, la petite Leila, qui passe comme un lys à travers le poème inachevé, fait penser au geste de bonté que les légendes médiévales prêtent à l'ange qui arrache au démon l'âme d'un pécheur mourant. Avec ce poème, on a une idée assez complète de cette « immoralité » qui rendit Byron un objet de scandale pour l'Angleterre, et non seulement pour l'Angleterre hypocrite et puritaine, mais pour l'Angleterre respectable et traditionnelle, attaquée dans ses institutions, dans ses sentiments, par un de ses enfants

un jeune homme inconnu chantait un autre désespoir, plus poignant, tragique, presque formidable. Pendant que, dans un vieux palais de Pise, encombré de singes, chats, chiens et chevaux, Byron écrivait les 6^{me}, 7^{me} et 8^{me} chants de **Don Juan**, en son antique maison familiale, le comte Leopardi terminait le dernier chant de **Sapho**. Dans l'un, le désespoir du doute, dans d'autre, celui de la certitude. Mais tandis que Leopardi se contente du jardin paternel, Byron a besoin du monde, des voyages, de la société, des amours scandaleuses. Pour décrire le tourment humain, Leopardi s'entérine en son pays sauvage ; Childe Harold, lui, est sur la proue d'un navire, sous la tempête furieuse ou le rayon de la lune, et semble déclamer les vers d'Horace :

Scandit aeratas vitiosa navis
Cura...

qui semblait manquer de cœur. Il n'en manquait pas. Nous n'avons pas à dissimuler les hontes et les dissolutions de sa vie ; mais il semble qu'une hérédité funeste l'ait prédestiné à ses malheurs. Son grand-père paternel, surnommé l'amiral Mauvais-Temps, était un homme étrange, passionné d'aventures, et qui ne pouvait quitter l'Angleterre sans rencontrer des tempêtes et des orages terribles, si bien qu'il fit naufrage en Patagonie, eut beaucoup de mal à se sauver, et à peine rentré à Londres, reprit sa périlleuse vie de voyages.

Son grand-père maternel s'était tué en se jetant dans un fleuve. Le frère aîné de l'amiral Mauvais-Temps, s'étant disputé avec un ami à la fin d'un repas, se fit enfoncer avec lui dans une chambre, le tua en duel et devint fou. Le père du poète avait été appelé « le fou ». Après une vie dissolue, il avait épousé Catherine Gordon, qui allait être la mère de lord Byron. Il mourut lorsque l'enfant avait à peine trois ans. Catherine Gordon était une femme assez nerveuse. Elle aimait et détestait son fils, le laissant dans un grand désordre spirituel et matériel. L'enfant grandit sans intimité, sans beaucoup d'affection, et devint un jouisseur inquiet, un chercheur de sensations et d'ivresses éphémères. De Jane Clermont, qu'il repoussa plus tard, il avait eu une petite fille, Allegra, morte à cinq ans, au couvent de Bagnacavallo, près de Ravenne ⁽¹⁾. A vingt-sept ans, il eut l'idée de se marier et épousa

(1) A Genève, où elle se trouvait, en 1816, avec Shelley et Mary Godwin, Jane Clermont avait obtenu de Byron la promesse que la petite Allegra serait élevée dans la religion protestante. Mais, sous l'influence de la comtesse Guiccioli, lord Byron envoya sa fille dans un couvent de religieuses. De Ravenne, le 3 avril, il écrivait à Hoppner, alors consul d'Angleterre à Venise : « ... j'ai, de plus, l'intention qu'elle devienne catholique ; cette religion est assurément la plus ancienne et je la tiens pour la meilleure ». Mais Jane Clermont, de loin, l'accusa âprement d'avoir violé leur convention, car comme tous les protestants en général, elle avait mille idées fausses sur les couvents, et, en chaque religieuse n'était pas loin de voir une sorcière. Byron, pour la rassurer, ne trouva rien de mieux que d'inviter Shelley à Ravenne, pour constater de lui-même que l'enfant était en excellente santé.

miss Anna Isabelle Millbank, jeune fille très savante en métaphysique, mathématiques, littérature, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'avait pas la « vocation du mariage »⁽¹⁾. L'année qui suivit fut infernale. Sa femme le quitta, quelques semaines après la naissance de sa fille Ada, en essayant de le faire passer pour fou. Sur cette séparation coururent les bruits les plus horribles. Toute la société anglaise, austère et intransigeante, se dressa contre le jeune lord, qui ne fit rien pour se défendre. Personne ne voulait plus le recevoir ; s'il paraissait au théâtre, on le sifflait. Il se décida à laisser l'Angleterre et commença sa vie vagabonde, fuyant ses compatriotes qui le poursuivaient jusqu'à l'étranger. Il avait vingt-huit ans, et, sur son front de demi-dieu, ses cheveux commençaient à grisonner⁽²⁾. Il parcourut la France et la Belgique.

(1) En 1812, Byron avait, une première fois, demandé la main de miss Millbank, qui refusa. Il s'en consola avec les habituels compagnons de ses divertissements douteux, en affirmant que Dante, Shakespeare, Milton et Dryden, qui s'étaient mariés, avaient été malheureux, et, levant sa célèbre coupe, faite d'un crâne humain cerclé d'argent, il paria cent livres de rester célibataire. Deux ans plus tard, dans une conversation, quelqu'un l'ayant plaisanté sur son échec, Il dit en riant :

Si j'essayais à nouveau ! » et écrivit aussitôt une lettre de circonstance que, piqué au jeu, il envoya. Le surlendemain, une lettre de miss Millbank lui apprit qu'il était agréé. Etrange mariage, comme on voit, mais rendu plus pénible encore par le contraste des deux caractères. Lady Byron, en vraie puritaine, ne perdait aucune occasion de prêcher. Excitée par sa mère, elle allait jusqu'à forcer le secrétaire de son mari pour découvrir ses papiers. Enfin, c'est sur les instances des siens qu'elle le quitta, sans même le prévenir. Certes, Byron était coupable, mais ce qu'il lui reprocha le plus après leur séparation, fut de lui avoir arraché sa fille Ada. On peut s'étonner de constater à quel point l'éducation « clergyman » anglaise avait étouffé en elle un sentiment pourtant fondamental de l'enseignement de Jésus : le pardon. Elle mourut en 1860.

(2) Le capitaine Meldwin, cousin de Shelley, rencontra Byron à Pise, au palais Lanfranchi. Il nous a laissé un portrait du lord que je reproduis : « Il n'était ni trop grand, ni trop

En 1816, le ménage Shelley et Jane Clermont le rencontrèrent à Genève, où il avait loué la villa Diodati, sur le coteau de Coligny. Avec ses amis, il fait le tour du lac, et écrit d'Ouchy à Murray :

« J'ai traversé tout le pays de Rousseau, avec son Héloïse présente à l'esprit, et je ne puis dire combien j'ai été frappé de la force et de la justesse de ses impressions et de leur beauté en fait. Meillerie, Clarens, Vevey et le château de Chillon sont des endroits dont je parlerai peu, car tout ce que je pourrais dire serait au-dessous de l'impression qu'ils produisent. Il y a trois jours, nous avons fait presque naufrage, dans un tourbillon, au large de Meillerie, et nous avons été rejetés à la côte. Je n'ai couru aucun risque, étant près des rochers, et sachant bien nager ».

On connaît ce qu'il a écrit sur le « Prisonnier de Chillon » et l'on sait qu'en visitant le château pour la première fois, il se fit lier et enfermer pendant un certain temps, afin d'éprouver des émotions voisines (!) de celles ressenties par Bonivard. C'est là un de ses gestes romantiques familiers. Plus tard, à Venise, visitant les fameux « pozzi », il s'accorda le même caprice pendant vingt-quatre heures, et l'on montre aux visiteurs la cellule qui lui suggéra quelques-uns des plus beaux élans de ce chant de *Don Juan*, qui commence par une évocation du Pont des Soupirs.

La même année 1816, laissant Genève, où il avait vécu

petit. Son visage était beau et la partie inférieure avait des proportions étonnantes ; on voyait à sa bouche et à son menton les contours qui caractérisaient la beauté grecque. Le front haut, les tempes larges, le teint pâle et quelquefois livide. Ses cheveux, très fins, commençaient à s'argenter ; bouclés, ils tombaient avec grâce, ce qui lui donnait une grande ressemblance avec la « tête chauve des premiers Césars » : il portait aussi les moustaches, un peu argentées... yeux châains-clairs, et d'une pureté céleste, qui prenaient, dans l'animation, un feu qui paraissait fouiller les pensées des autres, tandis qu'il ne reflétaient que ses aspirations. Sa claudication était à peine visible ».

très à l'écart, il pénètre dans le centre de la Suisse ⁽¹⁾. Son voyage le distrait un peu de lui-même et de la tragédie de sa vie, mais, de temps en temps, il plie sous son amertume. Ainsi, sur les pentes de la Jungfrau, au bruit des avalanches et sous les détonations de la foudre, il peut bien rire avec son ami Hobhouse du danger évanoui, mais la soudaine vision d'un bois solitaire replonge son âme dans la tristesse de ses malheurs :

« Nous sommes arrivés à Grindenwald, nous avons dîné, nous sommes remontés à cheval et nous nous sommes rapprochés des plus hauts glaciers. Magnifique éclat des étoiles, mais un sentier pervers. Pourtant, nous ne nous en sommes pas préoccupés... nous avons traversé d'entières forêts de pins desséchés et morts ; c'étaient des troncs détachés et sans branches, des branches sans feuilles, œuvre d'un seul hiver. Cela m'a fait penser à moi et à ma famille... »

Il poursuit sa route, attiré par l'Italie, et surtout par Venise. A Milan, première étape ; il s'attarde et s'attendrit à lire à l'Ambrosienne, les lettres adressées à Lucreze Borgia par celui qui devint le célèbre cardinal Bembo. A Venise ⁽²⁾, il demeura trois ans, mena une vie des plus scandaleuses, jusqu'au jour de sa rencontre avec la charmante comtesse Guiccioli. Puis, c'est Ravenne et sa pinète qui le retiennent ; puis Pise et enfin, en juillet 1823,

(1) Meldwin rapporte ce propos de Byron : « La Suisse est un pays que je ne désire pas revoir... je n'ai jamais vécu plus sagement qu'à Genève et ma réputation n'y a rien gagné. Aucun racontar absurde ne me fut épargné. Pourtant, quand on se prive, on devrait être autrement récompensé ! Les lunettes m'épiaient de la rive opposée du lac. Quelqu'un fit comprendre à M^{me} de Staël que j'étais un homme immoral ; j'allais quelquefois à Coppex et elle m'invita un jour à un repas de famille. Je trouvai la chambre pleine de gens venus pour me voir comme une bête exotique. Une dame s'évanouit et les autres semblaient épouvantées, comme si Satan en personne fût devant eux. M^{me} de Staël prit la liberté de me faire un sermon devant ce noble public : j'y répondis par une profonde révérence d'adieu. »

(2) Sur le séjour en Italie, et à Venise surtout, nous parlerons prochainement avec plus de détails.

à Gênes ⁽¹⁾, il s'embarqua pour la Grèce, où l'on combattait contre les Turcs. Il fournit de l'argent, équipa des troupes, et chercha à ramener la paix. A Missolonghi, une mauvaise fièvre le terrassa et on perdit tout espoir de le sauver. Dans son délire, il croyait aller à l'assaut, et Flechter, son fidèle serviteur, et Titta, le gondolier géant et affectueux qui le suivait depuis Venise, l'entendirent balbutier : « en avant... en avant... courage. » Revenu à lui, il dit : « Vous irez auprès de ma sœur... auprès de Lady Byron, vous la verrez » ; sa voix devint rauque et incompréhensible ; on distingua encore les noms « Augusta, Ada, Hobhouse ». Puis il retomba lourdement. Quelques heures après, entendant la tempête qui faisait rage au dehors et voyant ses intimes en larmes, il prit la main de Titta et murmura en italien : « O ! questa è una bella scena ».

C'était le dimanche de Pâques 1824. Le jour suivant, l'ultime rayon de soleil ensanglantant l'antique Hellade, emporta son dernier soupir.

Venise, 1924.

Louis GENTINA.

(1) Il habita, dans les environs de Gênes, à Albano, d'où il écrivit, le 29 mai 1823, une lettre à Stendhal pour le remercier des compliments contenus dans **Rome, Naples et Florence**, et dans laquelle il prend la défense de Walter Scott de qui Stendhal avait parlé dans son petit essai sur le romantisme, intitulé « Racine et Shakespeare ».

A propos de Walter Scott, il n'est pas nécessaire d'être grand connaisseur de la littérature anglaise, pour observer que les premières productions de Byron sont directement inspirées par Scott, avec la différence qu'au monde écossais, il substitua le monde grec ou musulman.